

LA REVOLUTION PASSIVE DU CAPITALISME WEBERIEN

Omer Moussaly

(Université du Québec à Montréal)

Le récent ouvrage de Jan Rehmann intitulé *Max Weber: Modernisation as Passive Revolution* a suscité des débats passionnés en raison de la thèse provocatrice qu'elle véhicule dans les recherches en sciences sociales actuelles. Il y aurait donc, selon nous, avantage à l'explorer davantage. D'entrée de jeu, Rehmann reconnaît le mérite de la qualité de l'œuvre wébérienne, notamment en développant une conception originale du sujet, bien qu'il reproche à Weber de s'être parfois écarté de son rôle de savant. Fasciné par le développement capitaliste américain à la suite de sa visite aux États-Unis, Weber aurait ajouté un élément programmatique à ses écrits sociologiques dont le but sous-jacent consistait en une réforme de l'Allemagne en matière économique-politique. Rehmann relève en particulier la vision wébérienne que véhicule *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* : « the ethical resources of "ascetic Protestantism" [...] are arranged in such a way as to procure the anticipated Fordist bloc [...] with an underlying "mythistory" »¹. Il soutient que Weber transpose ses conclusions théoriques ayant trait à la constitution de la subjectivité capitaliste originelle sur l'avenir économique allemand qui serait modelé sur ce que le marxiste italien Antonio Gramsci nommait « le fordisme américain ». Rehmann ne remet pas en question la valeur inestimable des recherches sociologiques de Max Weber, mais souligne simplement qu'elles contiennent un élément idéologique. De plus, cet élément est ignoré par un certain nombre de chercheurs wébériens qui ne contextualisent pas suffisamment l'œuvre du maître, d'après Rehmann. En fait, le grand sociologue se voyait comme un intellectuel organique d'une bourgeoisie allemande moderne coupant ses liens avec les aspects rétrogrades de l'organisation économique du pays à l'époque.

D'ailleurs, Rehmann note que d'autres chercheurs avaient déjà remarqué le biais idéologique de Max Weber. À titre indicatif, Herbert Marcuse avait, pour sa part, souligné que le rationalisme formel de Weber était teinté de valeurs particulières propres à la rationalité capitaliste². Tout en voulant dépasser le matérialisme historique vulgaire typique de

¹ Rehmann J., *Max Weber: Modernisation as Passive Revolution*, Leiden, Brill, 2014, p. x.

² Cf. *Ibid.*, p. xi.

son époque, Weber serait néanmoins la victime de ses propres illusions liées à son positionnement social. En fait, il se percevait comme un réformateur moral et social d'une Allemagne retardataire en matière de production capitaliste. Son œuvre a néanmoins eu une influence majeure sur la théorie critique au 20^e siècle. Comme nous le verrons, Georg Lukács, entre autres, s'inspire de certaines notions de Weber dans son ouvrage célèbre *Histoire et conscience de classe*, notamment pour décrire le phénomène de réification. Dans un premier temps, nous examinerons les explications de l'émergence du capitalisme selon certains marxistes et celles de Weber. Dans un deuxième temps, nous analyserons ces deux corpus et quelques sources secondaires, en vue de corroborer ou d'invalidier la thèse principale de Rehmann.

1) L' « Esprit capitaliste » et ses origines selon Weber

Depuis la publication du *Capital* de Marx en 1867, le débat autour des origines du mode de production capitaliste n'a fait que s'intensifier. Maurice Dobb, un économiste se réclamant du matérialisme historique, a publié en 1945 un ouvrage traitant des origines du capitalisme moderne. Partant des écrits de Marx, il a cherché à dépasser le modèle de la commercialisation qui était alors dominant³. Quant à la célèbre thèse de Max Weber, elle s'appuyait sur les sources spirituelles de l'« esprit capitaliste ». Il se peut, selon Weber, que certains chercheurs intéressés par les explications causales des phénomènes historiques soient redevables à l'approche de Karl Marx : « quiconque a appliqué une fois les concepts marxistes connaît l'importance *heuristique* éminente, et même unique, de ces idéaltypes »⁴. Cependant, Weber amalgame ensuite les limites de l'épistémologie marxiste et la tendance métaphysique qui consiste à doter les concepts de la qualité de « forces agissantes » dans l'histoire. Il est à signaler que même au début du 20^e siècle, il n'était pas encore possible à la plupart des chercheurs d'avoir accès aux *Grundrisse* et à d'autres manuscrits théoriques de Marx qui auraient pu rendre plus nuancée l'opinion négative que Weber a parfois portée sur le marxisme comme méthodologie historique.

Dans le célèbre avant-propos de *L'Éthique protestante*, Max Weber définit la spécificité du développement économique, social et politique de la nouvelle civilisation capitaliste

³ Cf. Dobb M., *Études sur le développement du capitalisme*, trad. Liane Mozère, Paris, François Maspero, 1981, p. 16-17.

⁴ Weber M., *Essais sur la théorie de la science*, trad. Julien Freund, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 189.

occidentale. Il explique ensuite que l'acquisition de la richesse constitue un objectif commun à de multiples sociétés précapitalistes, sans pour autant y identifier la spécificité du capitalisme moderne. Weber formule d'abord une définition précise de ce qu'est un acte économique capitaliste : « celui qui se fonde sur l'attente d'un gain par l'exploitation d'opportunités *d'échange* : sur des chances de profit (formellement) *pacifique* »⁵. Bien que Weber admette une variété de types de capitalisme, il n'en demeure pas moins qu'il détecte tôt dans l'histoire l'apparition de germes du capitalisme moderne. Sa conception s'apparente alors au modèle commercial, qui suggère qu'un capitalisme avant la lettre a existé à Babylone et en Égypte : « Même si la rationalisation du calcul du capital peut être très limitée, "le capitalisme" et les opérations "capitalistes" ont existé dans *tous* les pays civilisés du monde »⁶. Mais ce ne serait que dans le cadre du capitalisme occidental que ce développement sporadique et éparpillé d'économie capitaliste a pu prendre une forme omniprésente : « Cependant, l'Occident a donné au capitalisme une portée nouvelle, parce qu'il a produit des modes, des formes et des orientations du capitalisme qui n'ont jamais existé ailleurs »⁷. Toujours est-il que par l'organisation du travail *libre*, entre autres, le capitalisme occidental s'est démarqué des variantes antérieures, comme l'explique Karl Polanyi. Pour se consolider, le capitalisme nécessite aussi l'indépendance des entreprises selon sa logique économique hautement rationalisée. Ce système vise un profit réalisé obéissant aux règles d'un marché autorégulé ce qui les distingue d'autres formes économiques⁸. D'après l'interprétation de Polanyi, « tous les systèmes économiques qui nous sont connus jusqu'à la fin de la féodalité en Europe occidentale étaient organisés selon les principes soit de la réciprocité ou de la redistribution »⁹. Pour lui, la régulation de l'économie d'après les impératifs d'un marché autorégulateur est un phénomène récent dans l'histoire humaine et représente une véritable coupure historique¹⁰.

⁵ Weber M., *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. Isabelle Kalinowski, Paris, Flammarion, 2017, p. 53.

⁶ *Ibid.*, p. 55.

⁷ *Ibid.*, p. 56.

⁸ Cf. Polanyi K., *La grande transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, trad. Catherine Malamoud et Maurice Angeno, Paris, Gallimard, 2009, p. 91.

⁹ *Ibid.*, p. 101-102.

¹⁰ Cf. Wood E.M., *L'Origine du capitalisme : une étude approfondie*, trad. François Tétreau, Montréal, LUX, 2009, p. 3-4.

D'ailleurs, d'une manière différente de Karl Marx, Weber affirme que le prolétariat est lui-même un produit spécifique de l'organisation économique capitaliste dirigée par les entreprises privées. Weber note que « l'antagonisme moderne entre le grand entrepreneur industriel et le travailleur salarié libre est entièrement inconnu ailleurs »¹¹. Il y a donc ici une reconnaissance par Weber de l'aspect qualitativement nouveau du capitalisme moderne. C'est surtout l'émergence d'un capitalisme entrepreneurial qui intéresse Max Weber. À cet effet, il constate, que ce soit dans la production technique ou au niveau juridique, qu'une certaine forme de rationalité semble accompagner le développement économique capitaliste moderne en Occident. Dans l'exposé de l'enjeu que véhicule son célèbre écrit sur l'« esprit capitaliste » moderne, Weber s'interroge sur l'impact de certaines idées spirituelles et en particulier « le rôle déterminant qu'ont joué certains contenus de croyance religieux dans l'émergence d'une "mentalité économique", de "l'ethos" d'une forme économique »¹². À partir des croyances et des pratiques religieuses qui « déterminent » une certaine mentalité sociale, Weber assigne un rôle important à l'éthique rationnelle typique du protestantisme ascétique.

La topologie favorite de Weber le porte à hiérarchiser les éléments importants de son enquête. En dépit de la tendance de certaines minorités à se distinguer dans la sphère économique, il note que les protestants semblent mieux adaptés au capitalisme que les catholiques en Allemagne. Qu'ils soient majoritaires ou minoritaires, les protestants se démarqueraient par une plus grande disposition pour le rationalisme économique que ce soit à titre d'entrepreneurs ou d'employés. Mais quand les conditions matérielles et sociales sont par ailleurs égales, Weber se demande si la différence ne serait pas attribuable à de fortes croyances religieuses. Par exemple, il lui semble voir un certain rapport entre la vocation commerciale et le piétisme qui vont main dans la main : « Cette conjonction s'observe en particulier dans le calvinisme, *quel que soit le lieu où il est apparu* »¹³. Dans le second chapitre, Weber donne quelques explications sur son utilisation du terme « esprit du capitalisme » en se refusant, avant d'avoir exploré toute sa thèse, de donner une définition formelle du concept. Il affirme, pour commencer, qu'il n'est nécessaire que de donner quelques indications aux lecteurs, ce qui revient à signaler provisoirement certains

¹¹ Weber M. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p. 60.

¹² *Ibid.*, p. 63.

¹³ *Ibid.*, p. 80-81.

éléments de définition. Dobb affirme que cette hésitation à définir le capitalisme a sa source dans l'ambivalence même de la conception de Weber qui repose trop sur des prémisses idéalistes : « Si cet esprit est lui-même un produit de l'évolution historique, on peut bien se demander ce qui a bien pu susciter son apparition sur la scène de l'histoire »¹⁴. Dobb en conclut que l'explication de Marx en termes de transformations des rapports sociaux de production est plus réaliste et démontrable.

Pour illustrer sa thèse, Weber, d'entrée de jeu, présente au lecteur des passages tirés des écrits de l'américain Benjamin Franklin. On note que ce dernier représente en quelque sorte l'amalgame des deux tendances du progressisme américain et des valeurs puritaines sécularisées conjuguées à une vision politique proche des Lumières européennes. Les extraits de Franklin encouragent l'assiduité au travail. Selon Weber, « Franklin n'enseigne pas *seulement* la "bonne gestion des affaires" – comme tant d'autres – : c'est un *ethos* qui s'exprime ici, et c'est à ce titre qu'il nous intéresse »¹⁵. Cet *ethos* exprimé dans les écrits de Franklin encapsulerait l'« esprit capitaliste » dans une forme quasiment pure. C'est une certaine manière de se conduire dans la vie qui est particulièrement compatible avec le calcul rationnel typique du capitalisme moderne. Weber réitère que le capitalisme occidental se distingue du fait de son *ethos* particulier : « Le "capitalisme" a existé en Chine, en Inde, à Babylone, dans l'Antiquité et au Moyen Âge. *Mais il lui manquait précisément [...] cet ethos spécifique* »¹⁶. Marx soutient que le point d'émergence est plutôt la transformation des rapports sociaux de production et de propriété dans la campagne anglaise. Comme l'explique Ellen Meiksins Wood, « le capital, tel que défini par Marx, est aussi un rapport social, et non pas seulement n'importe quelle sorte de biens ou de profits »¹⁷. Pour Wood, l'apparition en Angleterre de nouveaux rapports économiques, capitalistes au sens de Marx, sont localisables à la fois géographiquement et historiquement. De son côté, Weber semble dire que l'« esprit capitaliste » moderne, sans l'*ethos*, ne peut occasionner une émergence du capitalisme pleinement rationalisé. Selon Weber, cet *ethos* légitime et encourage le gain licite par la frugalité du travail assidu et, de la sorte, forme la condition *sine qua non* du développement capitaliste moderne. Rehmann affirme que Weber oscille

¹⁴ Dobb M., *Études sur le développement du capitalisme*, op. cit., p. 20.

¹⁵ Weber M. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p. 89.

¹⁶ *Ibid.*, p. 90.

¹⁷ Wood E.M., *L'Origine du capitalisme : une étude approfondie*, op. cit., p. 56.

entre ce qu'il appelle les versions forte et faible de sa thèse. La forte attribue une importance cruciale à l'éthique protestante dans la formation d'un *ethos* de travail absolument indispensable à l'émergence du capitalisme moderne. La faible ne fait qu'affirmer que les idées jouent un certain rôle dans les transformations historiques à ne pas prendre en tant que simples épiphénomènes de causes « matérielles », comme le préconise parfois le matérialisme historique vulgaire. Cette expression renvoie à une conception évolutionniste du progrès historique qu'on associe aux écrits du marxiste révisionniste Eduard Bernstein¹⁸.

Weber souligne d'ailleurs qu'il ne tente pas de fournir une réponse unilatérale idéaliste à la question de l'émergence du capitalisme occidental pour contrebalancer la réponse du marxisme vulgaire à cette même question épineuse. Avoir une conscience aiguë, un sens de devoir envers sa profession, voilà ce que Weber nomme parfois l'« éthique sociale » qui caractérise la civilisation capitaliste. Weber, suivant en cela Marx, affirme qu'une fois en marche, le système capitaliste agit étant donné sa nature à contraindre les individus : « L'ordre économique capitaliste est un immense cosmos. [...] Il impose à l'individu pris dans les rets du marché les normes de son activité économique »¹⁹. C'est sur ce point justement où son analyse s'approche le plus du marxisme que Weber fait preuve d'originalité par rapport au matérialisme historique qu'il qualifie ailleurs, sans hésiter, « de naïf », en ajoutant que « la belle jeunesse de telles idées recèle en vérité davantage d'épines que les théoriciens de "superstructure" ne le croient »²⁰. Par exemple, l'éthique capitaliste s'est imposée, d'après Weber, en allant à contre-courant des conditions matérielles arriérées de la Nouvelle-Angleterre. On retrouve ici un élément du mythe-histoire que décrit Rehmman dans sa critique de l'approche wébérienne. Max Weber reprend en quelque sorte le mythe américain très répandu à propos des premiers colons puritains qui, contre un monde de forces hostiles, ont néanmoins pu créer une économie capitaliste.

La thèse de Weber souligne l'influence des idées religieuses sur la réalité économique. Cependant, Marx avait affirmé quelque chose de similaire bien avant lui dans les *Grun-*

¹⁸ Cf. Bernstein E. *Les présupposés du socialisme*, trad. Jean Ruffet, Frédéric Bon et Michel-Antoine Burnier, Paris, éditions du Seuil, 1974.

¹⁹ Weber M. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p. 93-94.

²⁰ *Ibid.*, p. 95.

drisse : « Le culte de l'argent a son ascétisme, sa renonciation. [...] D'où le lien du puritanisme anglais [...] et les affaires qui rapportent de l'argent »²¹. Il n'y a pas lieu de tenir rigueur à Weber de ne pas connaître cet écrit de Marx qui ne fut publié qu'après les années 1930. Cependant, Marx est loin de méconnaître l'importance des croyances, y compris celles d'ordre religieux dans les transformations historiques. En s'en prenant à la fois aux ennemis du matérialisme historique et à ses vulgarisateurs médiocres, Antonio Gramsci souligne ainsi cette évidence. Il paraphrase Marx à propos de la force et l'influence des croyances sur l'action des classes sociales : « Une autre affirmation de Marx est qu'une conviction populaire a souvent la même énergie qu'une force matérielle, ou quelque chose de semblable et qu'elle est très significative »²². Marx tend souvent à signaler la correspondance entre les idées et les conditions matérielles plutôt que de parler d'une détermination mécanique²³. Dans tous les cas, l'explication de l'origine du capitalisme de Wood fait admettre que la transformation des rapports sociaux de production dans la campagne anglaise a été l'élément central dans l'émergence du capitalisme moderne. De plus, cette explication se réclamant du matérialisme historique se prête à une falsification empirique. Le phénomène de transformation des rapports sociaux de propriété en Angleterre avait déjà commencé bien avant l'arrivée des colons puritains en Amérique dont certains furent imbus d'un « esprit capitaliste » résultant de cette transformation économique majeure.

L'éthique protestante s'adapte particulièrement bien à la logique inhérente au capitalisme moderne et pousse les gens à la préconiser même dans des conditions hostiles à son déploiement. Ici s'impose l'image de Robinson Crusoé, ce naufragé qui persiste à vouloir reproduire le mode de vie du commerçant, même sur une île quasi déserte. En montrant l'importance des idées, Weber a donc raison contre certains intellectuels de la Deuxième Internationale qui avaient parfois la manie de vulgariser le matérialisme historique en le

²¹ Marx K., *Manuscrits de 1857-1858 « Grundrisse » : première partie*, trad. Jean-Pierre Lefebvre et al., Paris, Éditions sociales, 1980, p. 172.

²² Gramsci A., *Cahiers de prison : Cahier 7*, trad. Monique Aymard et Paolo Fulchignoni, Paris, Gallimard, 1983, p. 186.

²³ Cf. Marx K., *Misère de la philosophie*, Paris, Éditions sociales, 1983, p. 118 : « Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur production matérielle, produisent aussi les principes, les idées, les catégories, conformément à leurs rapports sociaux. Ainsi ces idées, ces catégories sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment. Elles sont des produits *historiques* et *transitoires*. »

réduisant à un pur mécanisme matérialiste²⁴. Dans sa forme faible, sa thèse ne va pas vraiment à l'encontre de la méthode historique et dialectique de Marx, de Gramsci et des meilleurs représentants du matérialisme historique. L'accent de Weber sur les convictions idéologiques est donc compatible en grande partie avec la vision de Gramsci qui confère beaucoup d'importance à ce qu'il nomme « la solidité des croyances populaires ». Tout en soulignant l'importance des rapports sociaux, il ne faut pas pour autant, d'après Gramsci, négliger les idées, parfois religieuses, qui jouent un rôle actif dans le comportement social et économique de différentes classes sociales. De plus, il faut noter que Weber oscille entre le modèle commercial, qui voit le capitalisme en germe dans toutes les époques historiques et une vision qui note l'originalité du nouveau mode de production, se rapprochant ainsi de Marx.

Le problème, dans une certaine mesure, c'est que Weber tombe dans l'erreur en acceptant trop les idées du modèle de commercialisation même s'il en critique certains aspects. Comme l'explique Weber, nous ne sommes plus en présence du simple appât du gain typique des sociétés commerciales à travers l'histoire. Le caractère spécifique du capitalisme moderne se définit par son opposition farouche à la tradition : « Le premier adversaire que l'“esprit” du capitalisme [...] eut à combattre, fut le type de sensibilité et de comportement que l'on peut appeler *traditionalisme* »²⁵. Encore une fois, Marx et Weber partagent l'idée selon laquelle le capitalisme moderne révolutionne les anciennes façons figées de faire et de penser. Mais Weber accorde plus d'importance à l'émergence du nouvel *ethos*, plutôt que de mettre l'accent sur la transformation des rapports sociaux de production comme celle qui a eu lieu dans l'agriculture anglaise lors du passage du féodalisme au capitalisme. De plus, Marx et Weber sont d'accord sur la nécessité de l'existence d'une masse de travailleurs *libres* et disponibles face à l'exploitation selon une logique capitaliste. Mais Weber évite de parler de la genèse de ce courant. Comme le souligne Wood, « le principal facteur fut d'abord la dépendance des producteurs et des exploités au marché, de même que les nouveaux impératifs sociaux engendrés par cette dépendance au

²⁴ Cf. Korsch K., *L'Anti-Kautsky*, trad. Alphonse Marchadier, Paris, Éditions Champ Libre, 1973, p. 47 : « Quelque emploi que Kautsky essaie d'avoir à l'occasion, sans aucune justification, d'expressions telles que « dialectique », le résultat auquel nous a conduits jusqu'ici cette analyse critique fait donc apparaître que toute sa “conception matérialiste de l'histoire” n'a rien de dialectique : elle n'est qu'un *matérialisme naturaliste* des plus courants, lequel a pris naissance aux XVII^e et XVIII^e siècles au cours de la période des Lumières. »

²⁵ Weber M., *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p. 102.

marché »²⁶. Wood mentionne aussi l'importance de la prolétarianisation croissante ainsi que des notions idéologiques qui encouragent le processus de transformation économique capitaliste. Cette combinaison particulière de facteurs engendre le mode de production capitaliste. Bien que l'explication wébérienne de l'émergence du capitalisme ne soit pas entièrement compatible avec l'approche marxiste, elle s'en approche à certains égards. Quant à Georg Lukács et à Herbert Marcuse, ils ont fourni, à juste titre, plusieurs points de contact féconds entre Weber et Marx.

2) Quelques précisions autour du débat sur les origines du capitalisme

Une documentation imposante au sujet de la théorie marxiste se penche, à partir des années 1950, sur les origines historiques du capitalisme. Il s'est ensuivi un fameux débat entre économistes, sociologues et historiens marxistes qui a abouti à la publication de cet ouvrage collectif *Du féodalisme au capitalisme: problèmes de la transition*. On dit parfois que le capitalisme possède autant de certificats de naissance qu'il y a de spécialistes qui ont écrit sur le sujet. L'enjeu principal pour les marxistes tourne autour du passage du féodalisme au capitalisme en Europe occidentale. Selon Rodney Hilton, des historiens marxistes anglo-saxons ont accordé une grande importance à la transformation de la rente/travail en une rente/argent comme facteur causal important contribuant à l'apparition du capitalisme moderne en Angleterre. Mais Hilton souligne que l'économie féodale anglaise ne reposait pas exclusivement sur l'exploitation du travail paysan et les transformations touchant le travail agricole. Entre le XI^e et le XIV^e siècle, un développement notable du commerce et un accroissement fulgurant de la productivité ont eu cours dans de nouveaux centres urbains. Ces signes avant-coureurs ont annoncé l'émergence du capitalisme qui s'est intensifié à partir du XV^e siècle²⁷. D'ailleurs Hilton s'appuie sur un texte où Max Weber²⁸ souligne l'originalité et la rapidité du développement économique occidental dès la fin du Moyen Âge : « Max Weber a beaucoup insisté sur l'autonomie politique accomplie des communautés urbaines du féodalisme occidental par rapport à celles

²⁶ Wood E.M., *op. cit.*, p. 206.

²⁷ Cf. Wallerstein I., *Le capitalisme historique*, trad. Philippe Steiner et Christian Tutin, Paris, La Découverte, 2011, p. 43.

²⁸ Cf. Weber M., *La ville*, trad. Philippe Fritsch, Paris, Aubier, 1982.

d'Asie »²⁹. L'émergence d'une classe bourgeoise libre issue de la communauté urbaine a donc constitué un bassin fécond à l'émergence du capitalisme moderne. Cette explication de Hilton est partiellement tributaire de Weber, mais aussi du Marx de l'époque du *Manifeste du parti communiste*³⁰.

En soulignant l'importance de l'accroissement du capital marchand, Hilton assigne de surcroît un rôle central à la création d'un marché européen élargi. Pourtant, Marx n'envisageait pas le capital marchand en tant que facteur significatif, puisqu'il ne fait pas partie intégrante de la sphère productive, car « la prétendue révolution commerciale n'a jamais changé en aucune façon la production féodale »³¹. Hilton affirme que même dans les *Grundrisse*, Marx n'aurait pas tellement modifié son évaluation du pouvoir du capital marchand : « Le pouvoir dissolvant de l'argent ne put agir, comme Marx l'a montré, qu'au moment où le processus historique de la dissolution des modes de production féodaux était déjà entamé »³². La libération de la production marchande et l'émergence d'une classe bourgeoise urbaine, à elles seules, n'auraient pas su transformer le mode de production féodal en mode capitaliste. Il faudrait y combiner d'autres facteurs. D'autres penseurs marxistes considèrent que le capital marchand aurait joué un rôle peut-être plus significatif que ne le voudrait Marx lui-même. De plus, Hilton pense que le développement interne de la société féodale a produit des changements significatifs dans la productivité. Tout tournait autour de l'extraction du surtravail : « La pression [...] qu'exerçait la classe dominante pour s'approprier le surtravail ou le surproduit paysan, était la cause fondamentale du progrès technique »³³. Commentant les travaux historiques de Dobb concernant la transition du féodalisme au capitalisme moderne, Paul Sweezy porte son regard particulièrement sur l'Europe occidentale : « Nous pouvons définir le féodalisme en Europe occidentale comme un système économique où le servage est le rapport de production dominant »³⁴. Il s'agit donc, avec le féodalisme, d'un mode de production essentiellement axé sur la valeur d'usage plutôt que sur la valeur d'échange. Sweezy

²⁹ Hilton R., « Introduction à l'édition anglaise de 1976 », in M. Dobb et P. Sweezy (éd.), *Du féodalisme au capitalisme: problèmes de la transition I*, trad. Florence Gauthier et Françoise Murray, Paris, Maspero, 1977, p. 25.

³⁰ Cf. Marx K. et Engels F., *Manifeste du parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1973, p. 31.

³¹ Hilton R., « Introduction à l'édition anglaise de 1976 », *op. cit.*, p. 32.

³² *Ibid.*, p. 33.

³³ *Ibid.*, p. 37.

³⁴ Sweezy P., « Une critique », in M. Dobb et P. Sweezy (éd.), *op. cit.*, p. 47-48.

considère d'ailleurs que le féodalisme ne disposait pas d'une dynamique interne susceptible d'inciter le développement des forces productives.

Sweezy en conclut que Dobb se trompe lorsqu'il affirme que c'est la surexploitation du travail servile qui a ultimement provoqué la désintégration du féodalisme. Le travail paysan avait déjà cessé d'être viable économiquement dès la fin du Moyen Âge : « Les serfs ont abandonné en masse les domaines des seigneurs, et ceux qui sont restés étaient trop peu nombreux et trop exploités pour permettre au système de se maintenir »³⁵. Ce n'est donc pas l'accroissement du commerce, d'après Dobb, qui détruisit l'exploitation féodale, mais plutôt une intensification du mode de production causée par l'avarice des classes féodales dominantes. Mais, selon Sweezy, il n'était pas facile pour les serfs de quitter la terre. Ce n'est rien d'autre que la transformation fondamentale des objectifs mêmes de la production par le commerce qui est la cause de la transition du féodalisme au capitalisme. On passa, d'après Sweezy, de la production principalement orientée vers l'usage à une production principalement axée sur la vente des produits sur le marché. La production agricole dirigée par la noblesse terrienne s'est avérée nettement moins efficace que la production bourgeoise centrée principalement dans les grandes villes qui devenaient de nouveaux centres de pouvoir économique et politique. Combiné à la production des manufactures, le marché croissant poussa les classes féodales et surtout la bourgeoisie montante à mettre l'accent sur l'échange commercial, la marchandisation et le gain capitaliste rationnellement calculé, « le développement des villes qui furent le lieu de naissance de l'économie d'échange, le centre où elle s'est développée »³⁶. D'après Sweezy, c'est ce changement dans l'orientation de la production pour satisfaire aux exigences du marché qui détruisit le féodalisme de l'extérieur : d'une part, grâce à une plus grande productivité et, d'autre part, en raison de la rationalisation des méthodes de production. Ici aussi, on voit beaucoup de marxistes, tels que Sweezy, s'aligner sur certaines idées wébériennes relatives à la bourgeoisie urbaine qui mettait l'accent sur le développement particulier du capitalisme en Occident.

S'inspirant d'un certain modèle marxiste, Sweezy envisage la dichotomie des formes de production où la nouvelle tend à se substituer à l'ancienne : « Le passage d'un système

³⁵ *Ibid.*, p. 51.

³⁶ *Ibid.*, p. 60.

social à un autre s'effectue selon un processus qui met deux systèmes en position d'affrontement »³⁷. Mais Sweezy ajoute que le mode de production capitaliste n'est apparu sous sa forme développée que bien après que la production féodale ne commence à s'ame- nuiser. On peut affirmer que Hilton, Dobb et Sweezy ont tous contribué par leurs analyses, à mieux faire comprendre la transition du féodalisme au capitalisme en laissant néan- moins plusieurs questions sans réponses définitives. De toute façon, les réponses des au- teurs mentionnés à propos de l'émergence du capitalisme laissaient à désirer d'après El- len Meiksins Wood. Cette dernière a produit une analyse critique du phénomène de tran- sition. Dans ce cas aussi, Max Weber ne sera pas absent de la discussion. On peut ressentir l'influence durable du grand sociologue allemand sur la pensée marxiste.

Ce que Wood reproche souvent à plusieurs penseurs marxistes c'est leur perception subjective. Malgré leur attitude critique envers le capitalisme en tant que système écono- mique, ils prétendent généralement qu'il est toujours sur le point d'émerger historique- ment : « On peine à trouver dans leurs écrits une explication qui, d'emblée, ne tiendrait pas pour acquise la chose elle-même qui exige un éclaircissement »³⁸. Par exemple, Sweezy envisageait l'augmentation de la marchandisation et la commercialisation comme facteurs importants dans le développement capitaliste. L'existence des marchandises et de la circulation monétaire en grande quantité dans les sociétés précapitalistes à la fin du Moyen Âge donnait l'impression de porter en soi les germes du nouveau mode de produc- tion. En quelque sorte, selon ces penseurs, il suffisait de libérer le capitalisme de ses en- traves traditionnelles comme l'affirme parfois aussi Max Weber. En analysant *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, nous nous apercevons que le développement histo- rique de la morale protestante a joué un rôle idéal important dans la libération de cette production axée sur le calcul rationnel. Pour sa part, Wood critique le modèle de la com- mercialisation que Sweezy semble faire sien jusqu'à un certain point. Son modèle affichait aussi certaines affinités avec celui de Weber quant au destin de l'Occident lié au capita- lisme moderne. Le modèle de commercialisation peut, d'après Wood, s'articuler prin- cipalement sur l'accroissement des échanges marchands qui, à la fin du Moyen Âge, a provoqué une transformation qualitative de la société féodale en Europe occidentale. Dans ce modèle le bourgeois, en particulier l'entrepreneur, joue un rôle significatif.

³⁷ *Ibid.*, p. 67.

³⁸ Wood E.M., *L'Origine du capitalisme : une étude approfondie*, op. cit., p. 5.

Un des célèbres sociologues contemporains de Weber, Werner Sombart, a rédigé un ouvrage intitulé *Le Bourgeois*, dont Max Weber s'est inspiré sur certains points mineurs. Mais Weber s'est aussi avéré un de ses critiques les plus acharnés. Une explication possible de cette sévérité est le rapprochement que fait Sombart entre l'esprit capitaliste et le judaïsme, plutôt que le protestantisme, ce qui va à l'encontre de la vision wébérienne³⁹. Du point de vue des auteurs critiqués par Wood, le féodalisme est l'artisan d'une évolution sociale : « Et la reprise de l'activité commerciale, qui débuta dans les interstices du féodalisme [...] est considérée comme un changement fondamental de l'histoire européenne »⁴⁰. Ce modèle présupposait, en un certain sens, que l'existence de formes primitives du capitalisme remonte très loin dans l'histoire de l'humanité.

D'illustres penseurs ont déjà compris, selon Wood, que le modèle de la commercialisation était simpliste : « Weber n'a certes pas manqué de remarquer qu'un capitalisme donnant son plein rendement a pu voir le jour dans certaines circonstances et pas dans d'autres »⁴¹. Dans de telles formes de capitalisme, l'accent est mis sur le développement de la ville en Occident et sur certains aspects de son développement religieux, en particulier l'ascétisme d'orientation protestante. Mais elle signale que même si Weber cherchait à donner une explication multi causale du capitalisme moderne, il était lui aussi prisonnier de l'idée voulant que le capitalisme ait déjà existé en germe dans plusieurs sociétés précapitalistes. Cependant certaines forces traditionnelles avaient entravé son épanouissement, sauf en Occident. D'autres chercheurs insatisfaits de ce modèle se tournaient vers une explication démographique ou vers la théorie du système-monde qu'a notamment développée Immanuel Wallerstein dans *Le capitalisme historique*.

Wood souligne au passage que seul Karl Polanyi semble échapper à l'idée de l'inéluctable capitalisme qui n'attendait que le bon moment pour se déployer partout sur la planète : « Polanyi soutient qu'avant l'ère moderne, le désir de réaliser un profit individuel

³⁹ Cf. Dobb M., *Études sur le développement du capitalisme*, op. cit., p. 20.

⁴⁰ Wood E.M., *L'Origine du capitalisme : une étude approfondie*, op. cit., p. 23.

⁴¹ *Ibid.*, p. 26.

dans un échange de marché n'était pas le principe fondamental de l'activité économique »⁴². En effet, les rapports économiques dans plusieurs sociétés précapitalistes étaient enchâssés dans des liens familiaux, politiques ou religieux. Dans le capitalisme moderne, c'est l'inverse qui se produit. Ce sont tous les autres aspects de la société qui devaient se conformer à la logique du marché capitaliste. L'approche rationnelle, typique du capitalisme moderne, selon Weber, était étrangère à ces formations sociales dont certaines d'entre elles avaient duré plusieurs siècles. Des principes identifiés par Polanyi, telles la réciprocité et la redistribution, gouvernaient les échanges économiques plutôt que le mécanisme du marché. Wood reproche à Weber de ne pas avoir bien saisi les origines du capitalisme bien qu'il ait étudié sa spécificité en matière de structure et de fonctionnement. Même Marx, dans ses écrits de jeunesse, n'échappe pas à la critique de Wood. Marx aurait tort d'imputer, dans *L'Idéologie allemande*, que « l'origine du capitalisme n'est pas tant expliqué que présupposée ; on le voit comme une nouvelle structure sociale attendant de prendre son envol »⁴³. Ce n'est qu'avec le Marx de la maturité, d'après Wood, celui des *Grundrisse* et du *Capital*, que fut proposé le bon modèle explicatif des origines du capitalisme. La transition ne se trouve pas dans l'accumulation d'une plus grande quantité de marchandises : « Ce qui a transformé la richesse en *capital*, c'est la modification des rapports sociaux de propriété »⁴⁴. C'est l'expropriation des petits producteurs dans la campagne ainsi que la création d'un marché agraire qui ont radicalement transformé les rapports sociaux de propriété et développé les impératifs du marché capitaliste en Angleterre. On vit donc émerger graduellement le fermier-capitaliste et le travailleur agricole salarié sous la domination sociale de rentiers féodaux : « Marx considère cette transformation agraire comme étant la *véritable* accumulation primitive [...] parce que ces rapports sociaux de propriété engendraient de nouveaux impératifs commerciaux »⁴⁵. Le mode de production capitaliste, d'après Marx, n'est pas un quelconque *telos* économique lié à la nature humaine. Le capitalisme dérive simplement d'une certaine transformation historique des rapports sociaux de production et peut donc, lui aussi, être transformé à son tour par un changement radical des rapports sociaux dans une autre direction.

⁴² *Ibid.*, p. 33.

⁴³ *Ibid.*, p. 55.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 56.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 57.

Tout en étant critique de Dobb et de Hilton, Wood reconnaît à leurs recherches plusieurs mérites : « En montrant que le commerce, en soi, ne pouvait avoir eu raison du féodalisme »⁴⁶. Ces penseurs cherchaient les causes multiples qui minaient le féodalisme tels que la lutte des classes, la petite production marchande et l'utilisation croissante de la monnaie. Selon Wood, la stratégie de Sweezy qui consiste à répartir la transition du féodalisme au capitalisme en plusieurs stades est trop gradualiste : « dans ses grandes lignes, la thèse de Sweezy s'accorde avec le modèle de commercialisation, tandis que celle de Dobb, l'attaque de front »⁴⁷. Cependant, Wood reproche à Sweezy d'imputer à des acteurs précapitalistes une mentalité rationnelle typique de l'entrepreneur capitaliste telle que décrite par Weber. Wood explique d'ailleurs comment l'historien marxiste Perry Anderson a développé un modèle du pouvoir absolutiste de la fin du Moyen Âge qui favorisait le développement du capitalisme. Puisque, dans le modèle d'Anderson, le pouvoir politique et juridique occupe une place éminente dans l'État, l'économie bourgeoise s'est libérée des entraves du contrôle féodal local et a su se développer librement. Comme le résume Wood, « la fusion féodale de l'économique et du politique céda progressivement la place à la division caractéristique du capitalisme, permettant à l'économie de se développer »⁴⁸. Pourtant Wood ne voit dans la théorisation nuancée d'Anderson qu'une moulture, plus complexe certes, du modèle de commercialisation, mais qui serait ultimement à rejeter en faveur de l'approche qui étudie les changements dans les rapports sociaux de propriété.

3) Ville, campagne et commercialisation

Wood situe le point tournant des débats marxistes au moment de la publication de quelques écrits théoriques de Robert Brenner, à partir des années 1970. Le modèle qu'elle propose consiste à s'attaquer à la commercialisation et à l'approche démographique. Bien que sympathiques à l'égard des thèses de Dobb et de Hilton, Wood et Brenner refusent néanmoins de voir un précapitalisme dans les interstices du mode de production féodal. Voulant tirer une conclusion originale, « Brenner veut dégager une dynamique interne qui

⁴⁶ *Ibid.*, p. 59.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 64.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 71-72.

ne présuppose pas une logique capitaliste déjà existante »⁴⁹. Mais une telle énergie déclenchée aurait mis en opposition nobles et paysans pour leur survie : « Producteurs et seigneurs en vinrent donc à dépendre du marché dans le seul but de maintenir les conditions garantissant leur “reproduction sociale” »⁵⁰. Quant au capitalisme agraire en Angleterre, il découlait d’une configuration particulière des rapports sociaux de production et de classe qui ont poussé l’économie dans la direction déterminée, propre au capitalisme moderne.

En dépit de la critique qu’ont formulée parfois quelques théoriciens marxistes, les conclusions de Brenner ont tenu, en gros, la route. Quant à Wood, elle s’est inscrite en faux contre certains points de détails que Brenner associe aux origines agraires du capitalisme, mais pour le reste, elle semble satisfaite. Elle ne suppose pas l’existence d’une forme préalable du mode de production capitaliste axé sur les impératifs du marché. Pour les deux penseurs, « la dépendance des acteurs économiques au marché fut la cause, et non pas la conséquence, de la prolétarianisation »⁵¹. En plus, Brenner s’en est pris au modèle de la révolution bourgeoise qui attribue à la montée de cette classe une forme de rationalité capitaliste en voie de se développer. Wood souligne notamment la distinction entre le simple commerce marchand et le capitalisme industriel moderne. Des sociétés commerciales hautement développées ont déjà vu le jour à plusieurs reprises dans l’histoire sans pour autant se transformer en capitalisme productif pleinement rationalisé. À ce sujet, bien que Wood ne le mentionne pas, Weber abondait parfois dans le même sens. Il identifie le signe distinctif du capitalisme moderne au « fait que l’atelier, l’outillage, les sources d’énergie et la matière première sont la propriété de l’entrepreneur »⁵². Weber ajoute qu’une telle concentration ne s’est quasiment pas matérialisée avant le 18^e siècle. Il ne lui manquait qu’à inclure « la force de travail » dans la propriété de l’entrepreneur pour se conformer à la définition que donne le marxisme du mode de production capitaliste.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 82.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 84.

⁵¹ *Ibid.*, p. 95.

⁵² Weber M., *Histoire économique, esquisse d’une histoire universelle de l’économie et de la société*, trad. Christian Bouchindhomme, Paris, Gallimard, 1991, p. 322.

D'ailleurs Wood rejette la théorie voulant que les particularités de la vie citadine à la fin du Moyen Âge en Occident soient à la source de l'origine du capitalisme. L'accroissement de la production marchande dans les villes serait, jointe à d'autres facteurs idéologiques, aux origines de ce système économique : « Dans certaines variantes de la même thèse, "l'éthique protestante" aurait contribué à ce développement, mais n'en serait pas la cause »⁵³. Pour Wood, la clé de l'énigme de l'émergence du capitalisme moderne réside dans les nouveaux rapports sociaux de propriété soumis directement aux impératifs du marché et de ses lois : « Ce changement rendit les producteurs, et ceux qui s'approprièrent le surplus, entièrement dépendants du marché »⁵⁴. À titre d'exemple, elle constate qu'il se formait à la campagne anglaise une combinaison de trois agents, « le propriétaire foncier, l'exploitant capitaliste et le travailleur salarié ». Ce trio a transformé fondamentalement l'organisation de l'agriculture et a engendré une dépendance des travailleurs au fonctionnement du marché, ce qui a créé une sorte d'armée de réserve au service du Capital. Expropriés de leur terre et séparés des moyens de production, ces laissés pour compte sont mis à la disposition du capitalisme qui a su les exploiter. Un auteur marxiste des plus importants au 20^e siècle, Lukács, a consacré un de ses ouvrages à traiter de l'aliénation qui découle de ce processus.

4) Conscience de classe et rationalisation

Si l'un des objectifs du livre *Histoire et conscience de classe* de Lukács fut de faire renouer le marxisme avec la dialectique et, plus généralement, avec la pensée de Hegel, on néglige parfois son rapport avec l'œuvre de Max Weber. Il est vrai que Merleau-Ponty en avait déjà vanté le mérite dans *Les aventures de la dialectique* sans pour autant entrer dans les détails : « Lukács accepte entièrement l'analyse que Weber a esquissée du choix calviniste et de l'esprit capitaliste, il veut seulement la poursuivre »⁵⁵. Merleau-Ponty donne quand même des pistes : « Weber comprenait le matérialisme comme un essai de déduction de toute la culture à partir de l'économie. Pour Lukács, c'est une manière d'exprimer que les

⁵³ Wood E.M., *L'Origine du capitalisme : une étude approfondie*, op. cit., p. 117.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 126.

⁵⁵ Merleau-Ponty M., *Les aventures de la dialectique*, Paris, Gallimard, 1955, p. 48.

rapports des hommes entre eux ne sont pas une somme d'actes ou de décisions personnelles »⁵⁶. Quelques exemples montrent, en dépit des différences méthodologiques, que le marxisme conjugué à la doctrine wébérienne éclaire certaines tendances du capitalisme moderne. À cet égard, le marxisme est tributaire de certaines analyses de Weber, ne serait-ce qu'en étoffant le thème du matérialisme historique en vue de l'adapter à décrire les effets nocifs du capitalisme. De son côté, Lukács souligne que le travail, depuis l'émergence du capitalisme, se conforme davantage à une raison déshumanisante et aliénante qui réifie les individus : « On y voit une rationalisation sans cesse croissante, une élimination toujours plus grande des propriétés qualitatives, humaines et individuelles du travailleur »⁵⁷. Évidemment, Lukács ne s'en réjouit pas, mais est persuadé que cette aliénation du travailleur contribue à préparer les conditions du déclin du capitalisme, ce que Weber passe sous silence. D'ailleurs, en vue de caractériser l'industrialisme moderne, Lukács n'hésite pas à s'inspirer de Max Weber, qui accorde beaucoup d'importance au calcul appliqué au travail : « Pour nous, ce qui est le plus important, c'est le principe qui ainsi s'impose : principe de la rationalisation basée sur le calcul, sur la possibilité du calcul »⁵⁸. C'est le recours à la raison qui est au cœur de la perception wébérienne du capitalisme. Cependant, Lukács affirme, dans une note de bas de page, que tout ce processus est déjà décrit dans le premier volume du *Capital* de Karl Marx et que les analyses de Weber ne font que confirmer, dans une terminologie quelque peu nuancée, les mêmes idées fondamentales.

Quant au producteur-ouvrier moderne, il devient, d'après Lukács, une partie de la machine industrielle, voire un simple appendice. De la sorte, il perd toute qualité particulière et doit se soumettre à la logique implacable du capitalisme mécanique : « L'homme n'apparaît ni objectivement ni dans son comportement à l'égard du processus du travail, comme le véritable porteur de ce processus »⁵⁹. Le temps social, pour le travailleur moderne, perd tout son aspect qualitatif et devient un temps abstrait, répétitif et épuisant. Lukács n'a aucune objection à admettre la thèse de Weber dans ses grandes lignes. Une

⁵⁶ *Ibid.*, p. 49.

⁵⁷ Lukács G., *Histoire et conscience de classe : essais de dialectique marxiste*, trad. Marcel Ollivier, Paris, Éditions de Minuit, 1960, p. 115.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 115-116.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 116-117.

fois que le capitalisme s'est installé, il impose sa loi et sa discipline aux travailleurs. Lukács reconnaît que la domination n'est pas l'apanage du capitalisme ; c'est sa forme particulière qui l'est : « Nulle part le travail de masse ne pouvait devenir un travail *rationnellement mécanisé* ; et les entreprises de masse restaient des phénomènes isolés »⁶⁰. Ce n'est qu'avec la généralisation de la « forme marchandise », de tous les produits, que se développe pleinement le fétichisme de l'argent, l'aliénation de l'ouvrier et la rationalisation mécanisée de la production de masse. L'autre point central que Lukács reprend des analyses du capitalisme moderne de Weber a trait à la réification des rapports sociaux et au parallélisme entre la structure économique moderne et l'État bureaucratique. Dans la pensée bourgeoise, les rapports sociaux sont réduits à des liens entre choses. D'après Lukács, les interactions qui ont lieu et tout ce qui se passe dans le monde se réifient dans la conscience bourgeoise. Le penseur bourgeois typique évite de les critiquer, incapable qu'il est d'identifier le fondement économique qui transforme en sa conscience le capitalisme en une réalité éternelle indépassable. Seule la théorie critique de Marx peut résumer la forme de cette pensée réifiée. D'après Lukács, les meilleurs analystes du capitalisme, tels que Marx et Weber, ont noté la correspondance entre les formes économique et politique : « Ainsi, l'évolution capitaliste a créé un Droit structurellement adapté à sa structure, un État correspondant, etc. »⁶¹. Lukács en conclut que l'administration moderne est bien adaptée à l'économie capitaliste qui a tendance à tout prévoir et à tout calculer : « La bureaucratie implique une adaptation du mode de vie et [...] de la conscience, aux présuppositions économiques et sociales générales de l'économie capitaliste »⁶². Cependant, là où Weber se contente de voir dans ces tendances le destin rationalisé du capitalisme occidental qui détruit progressivement le monde enchanté de la tradition, Lukács y voit le prélude d'une révolution radicale. Plusieurs décennies après la publication du livre *Histoire et conscience de classe*, Herbert Marcuse, qui fut lui-même directement influencé par Lukács, propose sa propre évaluation critique de Max Weber lors d'une conférence de sociologues allemands où il prête plusieurs mérites à l'analyse wébérienne, mais l'écorche

⁶⁰ *Ibid.*, p. 118.

⁶¹ *Ibid.*, p. 123.

⁶² *Ibid.*, p. 127.

au passage. Ici encore, nous voyons comment l'analyse wébérienne des tendances du capitalisme moderne hante des chercheurs qui se réclament, à degrés différents, du matérialisme historique de Karl Marx.

5) La critique marcusienne de Max Weber

La critique que fait Marcuse de la théorie wébérienne ne manque pas d'originalité du fait qu'elle n'est pas redevable à d'autres analyses précédentes. Le texte de Marcuse s'intitule *Industrialisme et capitalisme*. Une autre version de la même communication se retrouve dans une collection d'essais de Marcuse intitulée *Culture et société*. D'entrée de jeu, Marcuse résume le sens wébérien général du destin capitaliste de l'Occident, en ces termes : « Industrialisation et capitalisme représentent les réalisations décisives de cette rationalité occidentale, de l'idée de la raison, dont Max Weber poursuit la trace »⁶³. Engagée dans la voie du développement capitaliste moderne, l'Allemagne, selon Weber, ne poussait pas jusqu'au bout les conséquences de la transformation historique. C'est que la bourgeoisie allemande négligeait l'effet des forces traditionnelles qui entravait le plein déploiement du capitalisme. Quant à Weber, il s'en prend au socialisme qui « contredit l'idée de la raison occidentale ainsi que l'idée de l'État national »⁶⁴. De son côté, Marcuse accuse Weber de confondre différentes motivations dans la construction de son modèle antisocialiste et scientifiquement neutre : « La neutralité axiologique intrinsèque se révèle pour ce qu'elle est [...]. Il s'agit de libérer la science afin qu'elle accepte des valeurs [...] qui sont importées de l'extérieur de la science »⁶⁵. Mais cette neutralité apparente, que Marcuse appelle l'impuissance scientifique de l'approche wébérienne, aboutit finalement à une critique du système capitaliste.

En ce qui concerne la méthode de Weber, elle lie ensemble des concepts disparates tels que rationalisme et hégémonie. D'après Marcuse, la sociologie de Weber a tendance à domestiquer la soif irrationnelle du profit : « La rationalité s'identifie alors aux conditions de rentabilité, et celle-ci, de son côté, est définie selon un calcul systématisé, méthodique,

⁶³ Marcuse H., « Industrialisation et capitalisme », trad. Stéphane Rossignol, in *Actuel Marx*, vol. 1, n° 11, 1992, p. 21.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 22.

le “compte capital” »⁶⁶. Marcuse affirme que Weber identifie trop la rationalité moderne à la raison capitaliste et à ses conditions matérielles qui sont interprétées comme nécessaires, mais non comme simples faits historiques : « Weber a lui-même tout à fait lucidement déterminé les limites de sa conceptualisation [...] et a identifié son travail à la mission historique de la bourgeoisie »⁶⁷. Ensuite, Marcuse se penche sur le fameux « Discours inaugural » de Fribourg en vue de saisir le caractère particulier de l’orientation politique du sociologue. Il en conclut que pour Max Weber, dans l’ère inter-impérialiste, seule une politique de puissance peut sauver l’Allemagne : « Il faut que l’économie serve la raison d’État de l’État-puissance nationale, et qu’elle travaille avec les moyens que celui-ci met à sa disposition »⁶⁸. Cela débouchait sur la justification de l’expansionnisme impérialiste allemand, non seulement dans le monde colonial, mais même auprès de ses voisins européens.

Weber envisageait donc la possibilité de l’apparition d’un chef charismatique s’imposant à une bourgeoisie indécise. Ce penchant conjugue l’apathie d’une partie de la classe ouvrière allemande aux idées petites-bourgeoises réactionnaires : « Du caractère conservateur des masses aux tendances césaristes des classes dominantes – Max Weber a prévu les métamorphoses du capitalisme avancé »⁶⁹. Marcuse s’aligne en partie sur *La psychologie de masse du fascisme*, l’œuvre majeure du psychanalyste marxiste Wilhelm Reich qui dénonce les aspects régressifs du capitalisme impérialiste. Le fascisme y est défini comme une sorte de maladie sociale : « Dans sa forme pure le fascisme est la somme de toutes les réactions caractérielles *irrationnelles* de l’homme moyen »⁷⁰. La lecture d’ouvrages théoriques importants de Marcuse, que ce soit *Éros et civilisation* ou *L’Homme unidimensionnel*, dévoile clairement l’influence des thèses pessimistes de Weber et de Reich sur sa pensée.

De plus, Weber ne peut imaginer la coexistence du socialisme et de la liberté entrepreneuriale. Celui-là ne peut-être qu’une prison bureaucratique nationale. La seule voie qui reste est l’économie de marché : « La “sujétion à la discipline du travail” dans l’économie

⁶⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 27.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 28.

⁷⁰ Reich W., *La psychologie de masse du fascisme*, trad. Pierre Kamnitzer, Paris, petite bibliothèque Payot, 1972, p. 12.

privée incarne donc d'un côté la raison [...] mais elle est également d'un autre côté la domination rationnelle des choses sur les hommes »⁷¹. L'analyse de Weber aboutit à la domination de la raison formelle à travers les institutions du capitalisme privé et l'État bureaucratique moderne. Ces deux pôles de l'administration forment le destin de l'Occident : « La domination bureaucratique est inséparable de l'industrialisation [...]. Elle est la forme de domination formellement la plus rationnelle »⁷². Le seul socialisme imaginable en est un qui ressemble à un capitalisme technique hiérarchisé qui soit compatible avec la rationalité occidentale. La coordination du nationalisme de l'État dirigiste produirait la réification que dénonce Lukács. Pour ce dernier, le cadre du capitalisme avancé envisagé dans ses grandes lignes s'accompagne d'une démocratisation croissante pour aboutir à la domination charismatique. L'appareil de l'État peut être la proie d'une volonté de puissance : « L'appareil administratif rationnel-bureaucratique, du fait de sa propre rationalité, se soumet à un sommet étranger de domination »⁷³. La science économique axiologiquement neutre se retrouve, pour des causes techniques et matérielles, au service de la politique expansionniste de l'État impérialiste allemand. Dans la dernière partie de sa communication, Marcuse tente de récapituler sa critique de Max Weber qui allègue que c'est sous la rationalité formelle typique de l'« esprit capitaliste » que se développe l'industrialisme moderne. Ce développement mène à une compétition accrue : « le capitalisme s'étend dans la lutte concurrentielle de puissances inégales [...], lutte pour l'existence [...] des États nationaux ou des alliances internationales »⁷⁴. Cette concurrence acharnée engendre l'impérialisme qui se caractérise par une lutte entre les grandes puissances pour se partager la domination du reste du globe. D'ailleurs, Lénine, dans *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, perçoit le contexte international d'une manière similaire à Weber mais en tire une tout autre conclusion. Lénine croyait qu'une révolution socialiste mondiale pourrait briser cet état de fait conflictuel. La crise mène directement à la révolution : « Comme conséquence de la ruine universelle engendrée par la guerre [inter impérialiste], on voit ainsi grandir une crise révolutionnaire mondiale »⁷⁵. Il espérait d'ailleurs

⁷¹ Marcuse H., art. cit., p. 30.

⁷² *Ibid.*, p. 32-33.

⁷³ *Ibid.*, p. 36.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 37.

⁷⁵ Lénine V.I., « Préface », in *Impérialisme, stade suprême du capitalisme : essai de vulgarisation*, Paris, Éditions sociales, 1979, p. 13.

que la révolution en Russie déclenche un effet de domino à l'échelle mondiale, ce qui n'eut pas lieu dans l'immédiat, à sa grande déception.

Pour sa part, Weber considère le capitalisme rationalisé et la bureaucratie comme enfermant l'homme moderne dans « une dure chape d'acier »⁷⁶, et ses chaînes selon les analyses de Marcuse « demeurent prisonnières de cette autre identification : de l'assimilation de la raison technique et de la raison bourgeoise capitaliste »⁷⁷. La raison technique moderne, la hiérarchie scientifico-industrielle et le monopole typique du capitalisme avancé ne sont plus ceux du libre-échange et de la petite production : « La rationalité formelle du capitalisme célèbre son triomphe dans les *electronic computers* qui calculent tout, [...] instruments d'une puissante politique de manipulation »⁷⁸. Dans une prédiction qui est aussi impressionnante que celle de Weber, Marcuse voit venir dans ses grandes lignes la démocratie plébiscitaire du 21^e siècle, manipulée par les algorithmes et les systèmes informatisés ultrasophistiqués.

Mais Marcuse historicise la rationalité technique qui n'est pas pour lui une fatalité absolue. En tous cas, l'obéissance qui caractérise le travail humain salarié dans le capitalisme avancé n'est pas perçue comme étant éternelle. La sophistication des moyens techniques et informatiques prépare insidieusement le terrain pour une « rationalité qualitativement autre » et, pour reprendre les termes de Marcuse, « la raison technique n'est jamais que la raison sociale à chaque fois dominante : elle peut être modifiée dans sa structure elle-même »⁷⁹. Ayant maintenant une meilleure idée du contenu de la sociologie wébérienne et de sa relation complexe aux critiques intellectuels issus du courant marxiste, nous pouvons nous tourner vers la critique de Weber que présente Jan Rehmann. Ce dernier indique que l'œuvre de Weber conjugue méthode scientifique et programme politique pour la modernisation industrielle de l'Allemagne au début du 20^e siècle.

6) Weber et la révolution passive en Allemagne

Ce qu'il y a de plus intéressant chez Rehmann, c'est peut-être son adoption d'une approche gramscienne pour analyser les rapports du capitalisme de Weber et une critique

⁷⁶ Weber M., *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p. 301.

⁷⁷ Marcuse H., art. cit., p. 38.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 39.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 40.

de ses principales positions idéologiques. D'après lui, la vision de l'émergence du sujet moderne d'après Weber est ambiguë. L'individu discipliné par la logique capitaliste ferait l'objet de « an ideologically overdetermined search for an originary “spirit” of capitalism that can be neither verified nor falsified empirically »⁸⁰. Mais tout de suite après ce jugement, Rehmann nuance sa critique de Weber en affirmant que ce dernier a néanmoins visé à expliciter les mécanismes complexes par lesquels les idées et les croyances peuvent profondément modifier la subjectivité humaine et les pratiques économiques. De plus, Rehmann note que Weber déploie beaucoup d'efforts à vouloir dépasser le matérialisme historique, bien qu'ironiquement, il lui arrive dans ses propres recherches d'emprunter des idées à Marx et même au marxisme. Bien que Weber critique le marxisme, ses adversaires trouvent qu'il s'inspire trop de cette doctrine : « [Weber's] conservative opponents accused him of thinking in terms of class struggle like a Marxist »⁸¹. En effet, même s'il n'adopte pas la terminologie marxiste dans sa totalité, Weber emprunte des concepts à cette théorie quand ils font son affaire, comme nous avons pu le constater notamment dans son *Histoire économique*. Son intérêt pour les transformations économiques et la dynamique des classes sociales dans ses divers écrits témoignent aussi d'une certaine affinité avec la pensée de Marx. Et pour rendre les choses encore plus complexes, Rehmann note que dans les *Cahiers de prison* Gramsci défend le marxisme contre ses détracteurs et répond à certaines critiques wébériennes. En outre, il n'hésite pas lui-même à emprunter, en les transformant, certaines idées à Max Weber pour développer ses propres conceptions politiques : « Gramsci [...] put Weber's critique of Bismarck's “Caesarism” to use in his own critique of the “passive revolution” that developed in Italy and throughout Europe »⁸². Weber est donc fréquemment considéré comme un penseur politique avec qui les marxistes peuvent entamer des débats sérieux et constructifs. Le marxisme et l'analyse wébérienne se targuent tous les deux d'adopter une position très réaliste des conflits sociaux.

Mais au-delà des concordances et affinités entre Weber et le marxisme, surgissent parfois des différences substantielles en matière de théorie sociale. En effet, Weber et Gramsci, chacun à sa manière, percevaient l'adaptation du travailleur moderne dans le

⁸⁰ Rehmann J., *op. cit.*, p. ix.

⁸¹ *Ibid.*, p. xi.

⁸² *Ibid.*, xiii.

capitalisme avancé de façon diamétralement opposée : « While in Weber the “spirit” of capitalism anticipates the emergence of the capitalist order, Gramsci observes the “forced development of a new human type” »⁸³. Pour le premier théoricien, les ressources spirituelles internes associées à « l’esprit du capitalisme » peuvent faciliter le nouvel ordre capitaliste industriel du 20^e siècle. Pour Gramsci, c’est l’imposition d’une éthique « américaniste » liée au mode fordiste de production qui justifie et consolide l’adaptation de l’ouvrier moderne. En plus, les nouvelles conditions de travail cimentent la subordination du salarié à la classe capitaliste en raison de multiples considérations idéologiques.

Mais l’épineuse question de la contextualisation des écrits de Weber et de ses objectifs internes en matière de pure théorisation se pose sans relâche. La tâche que s’attribue Rehmann avait pour objectif d’inscrire Weber dans le contexte historique et culturel de sa production : « to identify the concrete significance of the modernisation pursued by Weber within the political, philosophical and religious contexts of Wilhelmine society »⁸⁴. D’ailleurs, Rehmann admet, dès l’introduction, que son étude des idées est largement redevable à Antonio Gramsci et dans une moindre mesure à Louis Althusser. S’inscrivant explicitement dans le bloc bourgeois-Junker, Weber tente activement, selon Rehmann, d’en modifier l’orientation politique et économique. Son but aurait été de trouver une façon d’intégrer la classe ouvrière au sein du bloc historique allemand sous la direction hégémonique de la classe capitaliste. De plus, dans cette perspective politique, Weber y inclut la critique du marxisme qui traverse son œuvre. Mais comme le note Rehmann, il s’agit d’un marxisme particulier, celui développé par Karl Kautsky et par une bonne partie des Deuxième et Troisième Internationales. Rehmann avoue franchement que ce débat est maintenant largement dépassé et qu’il n’a d’autre choix que de confronter « Weber the “overcomer” of Marx with the renewed approaches of a critical (and self critical) Marxist thought »⁸⁵. En se référant à l’œuvre de Gramsci et aux écrits plus tardifs de Marx tels que les *Grundrisse* et le *Capital*, Rehmann espère renouveler le débat fructueux entre la doctrine de Weber et la théorie critique.

⁸³ *Ibid.*, p. xiv.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 1.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 2.

De plus, Rehmann remarque que plusieurs wébériens aujourd'hui se refusent à revisiter le rapport complexe et déchirant qu'entretenait Weber avec Karl Marx. Les continuateurs de Weber affirment que sa critique du matérialisme historique est décisivement convaincante et qu'il n'y a pas lieu de la déterrer pour la réexaminer. Mais Rehmann soutient, à juste titre, qu'on retrouve chez certains chercheurs une velléité d'en faire une autopsie qui affaiblit plutôt que renforce l'image de Weber : « This is because Weber owes a significant part of his analytic wealth to his having wrestled with the Marxian analysis of society »⁸⁶. Au lieu d'ôter quoi que ce soit à Weber, il y a avantage à accepter la part du marxisme qu'il a internalisée dans ses propres travaux. C'est cette affinité profonde sur bien des points théoriques qui fait en sorte que le dialogue entre marxistes et Weber s'est avéré des plus féconds. Celui-ci méritait le respect et l'intérêt de ses interlocuteurs parce qu'il considérait l'œuvre de Marx à sa juste valeur en dépit de ses critiques à son endroit. D'ailleurs, en envisageant Weber comme un intellectuel organique de la bourgeoisie allemande, Rehmann s'autorise à interroger son œuvre d'une manière intéressante : « In what direction does [Weber] wish to transform relations of hegemony? What type of intellectual does he oppose, and what type does he himself represent⁸⁷? » Voilà le genre de questions que les chercheurs aujourd'hui devraient se poser. Rehmann admet, de plus, qu'il n'est pas le premier à poser de telles questions, mais qu'il le fait de manière plus systématique.

L'accueil chaleureux qu'a réservé l'Amérique à l'œuvre de Weber est redevable pour beaucoup aux travaux de Talcott Parsons et de Reinhard Bendix. Le grand sociologue allemand se voit détacher de son contexte historique précis et est envisagé comme un libéral modernisateur qui fait l'apologie du capitalisme : « As far as the Weber reception in post-1945 U.S. sociology is concerned, portraying Weber as a "good", viz. "liberal" German amounted to a precondition for "importing" him »⁸⁸. Pour une large part, c'est ainsi qu'il est encore perçu dans le réseau universitaire anglo-saxon. Rehmann ne critique pas seulement cette solution de facilité, mais s'en prend aussi à l'interprétation unilatérale de

⁸⁶ *Ibid.*, p. 3.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 3.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 4.

Marcuse : « The specificity of Weber’s approach to modernisation consists not in its capitalist orientation as such, but in its anticipation of the rising new formation of Fordism »⁸⁹. Nous abondons dans le sens de Rehmann qui situe Weber dans son contexte précis et rapproche ainsi ses réflexions de celles de Gramsci. Ce dernier, en effet, décrit le développement productif fordiste comme une nouvelle étape dans la production capitaliste avancée : « On peut dire de façon générale que l’américanisme et le fordisme résultent de la nécessité immanente de parvenir à l’organisation d’une économie programmée »⁹⁰. Gramsci parle d’ailleurs du rapport de ces développements dans l’industrie touchant l’augmentation de la rationalisation et de la planification économique dans les États capitalistes hautement développés en Europe et aux États-Unis. Certaines de ses intuitions se rapprochent de celles de Weber, même si ce dernier et Gramsci sont diamétralement opposés politiquement.

Reprenant une idée de Domenico Losurdo, Rehmann affirme que Weber est un des premiers sociologues allemands à rattacher l’avenir du capitalisme aux transformations de l’économie des États-Unis. Considérant le degré de productivité dans les usines américaines et l’efficacité de l’énorme machine industrielle rationalisée, Rehmann note que Weber « is fascinated by the first elements of a new formation of capitalism, one that will later be referred to as “Fordism” »⁹¹. Rehmann va même jusqu’à affirmer que l’étude des sectes religieuses protestantes par Weber n’est pas une simple recherche entamée par curiosité intellectuelle, mais qu’elle se voulait aussi une contribution idéologico-politique renforçant l’hégémonie capitaliste. Ainsi Rehmann estime les travaux de Weber comme « a contribution to the constitution of a modern capitalist hegemony; a hegemony intended to achieve [...] an ideal selection of bourgeois economic subjects »⁹². Ce que Rehmann considère comme réellement nouveau, chez Weber, c’est qu’il a déjà pressenti certaines tendances spécifiques du capitalisme avancé susceptibles d’orienter idéologiquement les choix des classes dirigeantes allemandes de son époque dans une nouvelle direction. Cette voie serait, en plus, compatible avec une politique de puissance nationale capable de faire face aux autres États impérialistes composant le système-monde capitaliste.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 6.

⁹⁰ Gramsci A., *Cahiers de prison : Cahier 22*, trad. Claude Perrus et Pierre Laroche, Paris, Gallimard, 1992, p. 177.

⁹¹ Rehmann J., *op. cit.*, p. 6.

⁹² *Ibid.*, p. 7.

En particulier, Rehmann relève deux volets du projet politique de Max Weber : « Separating the bourgeoisie from its Caesaristically mediated alliance with the agrarian class [...], integrating the upper strata of the working class into a modernised [...] capitalism »⁹³. En d'autres termes, au fur et à mesure qu'elle devenait évidente à Weber, la défaite des classes traditionnelles allemandes s'est concrétisée avec l'issue de la Première Guerre mondiale. Dès lors, un nouveau pacte de classes s'imposait : « An alliance between capitalists and the labour aristocracy, whose common interest, according to Weber, is that of the “greatest possible rationalisation of economic labour” »⁹⁴. Il s'agit en fait d'une stratégie inverse à celle de Gramsci qui propose une alliance entre les ouvriers, les paysans et les autres classes subalternes en Italie pour briser l'hégémonie capitaliste. Rehmann note que tout en critiquant la soumission de la bourgeoisie allemande à l'aristocratie terrienne, Weber prône la subordination du mouvement ouvrier à l'hégémonie capitaliste de type fordiste et productiviste, dans l'intérêt de l'accroissement de la puissance nationale allemande qui se trouve en concurrence avec des adversaires acharnés.

En quelque sorte, d'après Rehmann, la vision politique de Weber s'assimile à ce que Gramsci nommait une révolution passive. C'est-à-dire une transformation relativement rapide des conditions économiques, mais sans un bouleversement radical de l'ordre social dominant. Les masses subalternes n'avaient d'autre choix que de suivre l'élite capitaliste éclairée en évitant à tout prix le désordre révolutionnaire : « In a wider sense, the concept refers to a social modernisation that occurs in the “absence of popular initiative”. It occurs under the direction of the ruling power bloc »⁹⁵. À cet effet, Rehmann n'apporte ici que le paradoxe du positionnement de Max Weber. D'un côté, ce penseur dénonce la révolution passive des classes dirigeantes traditionnelles en Allemagne et veut simultanément sensibiliser la bourgeoisie à l'action politique. D'un autre côté, tout en prônant l'activisme de la classe capitaliste, Weber cherche à persuader la classe ouvrière de suivre inconditionnellement la direction hégémonique de la bourgeoisie industrielle et financière. Il se fait donc le défenseur d'une révolution passive bourgeoise qui pousse les classes laborieuses à se résigner volontairement à leur soumission à l'ordre capitaliste hégémonique : « He looked to the well-paid “Yankee worker”, who had adopted the forms of bourgeois society

⁹³ *Ibid.*, p. 7-8.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 8.

⁹⁵ *Ibid.*, 8.

in full »⁹⁶. Rehmann inscrit la recherche sur l'origine du capitalisme moderne de Weber dans une perspective activiste. Il fallait pour Weber, d'après Rehmann, renforcer le mythe de la discipline au travail et de l'acceptation du gain légitime par l'effort individuel afin de contrer les doctrines socialistes, communistes et syndicalistes qui allaient dans le sens d'une révolution collective contre le capitalisme moderne et ses valeurs dominantes.

De surcroît, Rehmann note qu'en dépit de la critique sévère qu'adresse Weber à Sombart, il en tire une leçon importante. Tout comme Sombart, Weber cherche à remplacer la thèse de Marx voulant que le capitalisme soit largement né d'une accumulation de brutalités et d'expropriations des paysans. Sans ces événements catastrophiques, le capitalisme moderne n'aurait pas eu lieu. Pour remplacer la vision marxiste de l'accumulation primitive et son rôle historique, « Weber will purge his ideal type of these brutal realities of domination by consistently situating spirit where the power centres of commercial capitalism are *not* located »⁹⁷. Il s'agit donc, selon Rehmann, d'une remise en question majeure de certaines thèses de *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Rehmann affirme que la visée stratégique de l'ouvrage de Weber dépasse nettement la simple recherche scientifique désintéressée : « The *Protestant Ethic*, which Weber calls a “purely historical account”, is also calibrated, from the outset, to the modernisation aimed at by German capitalism »⁹⁸. En d'autres termes, le texte de Weber viendrait consciemment renforcer les éléments idéologiques nécessaires pour cimenter le bloc historique d'orientation pro capitaliste que la bourgeoisie allemande était en train de former. Pour y arriver, il fallait mater toute résistance venant des classes laborieuses par la persuasion ou, si nécessaire, la force. Comme le note Rehmann, les premières phrases du livre soulignent l'importance du protestantisme à la fois dans la classe capitaliste et chez les travailleurs hautement qualifiés : « The social subjects addressed [in his book] are precisely those whose alliance Weber's political analyses look to »⁹⁹. Alors que pour Werner Sombart le capitalisme est lié à la Renaissance, il est, pour Weber, beaucoup plus redevable à la Réforme protestante. Rehmann affirme que Weber se présente comme « an ethico-political reformer, one who hopes to modernise German capitalism with the aid of such a mass mobilisation and in

⁹⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 11.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 11.

accordance with a Puritan-American blueprint »¹⁰⁰. La thèse de Rehmann vient donc ajouter des nuances précieuses à l'analyse critique de l'œuvre de Weber qu'ont formulée de grands marxistes, tels que Lukács et Marcuse.

7) Remarques conclusives

Le débat qu'a occasionné la pensée politique de Max Weber s'enrichit par l'apport de Jan Rehmann qui, dans *Modernisation as Passive Revolution*, s'en prend aux écarts de Weber, sans pour autant renier les mérites de cet illustre théoricien. Rehmann s'associe à d'autres commentateurs, tel que Marcuse, pour dénoncer les relents pro-capitalistes de l'œuvre du sociologue allemand. Dans un article important sur l'impact de Weber et de Marx sur la pensée de Jürgen Habermas, Catherine Colliot-Thélène affirme que « l'intention d'Habermas est [...] de s'approprier une partie des analyses de Marx et de Weber, en les replaçant dans le cadre d'une théorie générale de la rationalité »¹⁰¹. Plutôt que d'opposer systématiquement Marx à Weber comme semble le faire Wood, il y aurait donc des possibilités de réconcilier les deux penseurs sur certains points. Toujours est-il que Rehmann met l'accent, d'entrée de jeu, sur les développements organiques du capitalisme avancé du 20^e siècle, en s'appuyant sur des marxistes notoires, tel que Gramsci en le comparant à Weber. Tandis que Gramsci œuvrait à briser le bloc historique des classes dominantes d'Italie et à créer une alliance des classes subalternes, Weber a pris la position inverse pour l'Allemagne en consolidant l'hégémonie bourgeoise et en renforçant le capitalisme organisé d'après le modèle américain. Comme l'affirme Rehmann, Weber croyait que pour souligner les traits associés à « l'esprit capitaliste » en Allemagne il fallait se doter d'une vision du monde pro-capitaliste adaptée à la structure de classe de la nation. S'inspirant de ses recherches sur les origines du capitalisme, Weber a su trouver l'élément idéologique susceptible de cimenter un nouveau bloc historique solide et durable.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰¹ Colliot-Thélène C., « Habermas, lecteur de Marx et de Max Weber », in *Actuel Marx*, vol. 1 n° 11, 1992, p. 96.